

# Biazin, "Brut Epaice Voyeur Centrafricain"

Culture : Centrafrique

**On dirait que l'on remonterait la course du temps, le long de l'Oubangui, qui, dans ses méandres, charrie secrètement la mémoire des peuples riverains... Originaire de ces contrées, le "peintre conteur" Biazin nous invite au voyage.**

La fresque merveilleuse de ses tableaux mêle avec bonheur peinture et écriture, qui s'harmonisent au fil de ses compositions en une partition absolument inédite. La jubilante exposition orchestrée l'été dernier par le Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie contient mal l'exubérance de l'oeuvre de Clément-Marie Biazin et la puissance de la civilisation noire. Une première en France.

Tout commence sur le tournage d'un film à l'occasion de l'ouverture du tout nouveau musée Boganda de Bangui. Nous sommes en 1967, au coeur du continent noir, en République Centrafricaine. Le réalisateur, un certain Robert Sève, découvre un jour, au hasard de ses rangements, des paquets de cigarettes peints d'une drôle de manière. Leur facture, peu commune, a le don de le séduire immédiatement. L'oeil est exercé et sensible à l'insolite... Intrigué, le jeune homme n'a de cesse de retrouver la trace de l'auteur de ces objets d'apparence si anodine. C'est grâce au veilleur de nuit de l'établissement qu'il parvient à rencontrer Biazin. Celui-ci lui expli-

que le dessein qui l'anime depuis son retour à Bangui, quelques mois auparavant. Après vingt années de "voyages d'instruction" dans toute l'Afrique centrale, l'homme éprouve l'irrépressible besoin de "fixer" sur le papier tous les souvenirs qu'il a soigneusement accumulés dans "(son) grenier de la mémoire". Mais voilà, l'argent manque et Biazin, dépourvu de formation particulière, ne gagne pas même le salaire d'un "boy", l'équivalent de 3 000 francs CFA, un tube de gouache coûtant le cinquième de cette somme...

## Tollé au Centre culturel français de Bangui

Sève achète à Biazin le matériel de base, l'installe dans son bureau au centre culturel français et le peintre se met à l'oeuvre. Tollé général dans l'honorable institution où Sève accomplit son service

national ! Comment imaginer à l'époque que la vitrine culturelle de la France accueillerait en son sein un obscurissime personnage, qui barbouille quelques petites scènes tout au plus divertissantes, décrivant vaguement les us et coutumes des peuplades africaines ? D'imagination, Sève ne manque pas : en quelques jours, témoin de la production féconde de Biazin, il a la certitude que son coup de foudre initial était juste. Les tableaux se succèdent sous ses yeux. La technique est sûre et précise, radicalement originale, mêlant en d'intrigantes compositions dessin et texte. Les couleurs et les mots se répondent à tue-tête. La profusion de paroles et paraboles, de détails surprenants, est à proprement parler éblouissante. Le peintre donne sans compter. Ce foisonnement, construit avec autant de sûreté et de justesse, est évidemment riche de sens. Enfermée dans ces toiles,

## FRICITION de FOUCAUD

*" Coup de fouet contre la Fatigue "*

**TONIFIE - STIMULE -  
DÉODORANTE -  
FRAICHEUR et BIEN-ÊTRE**

**Lotions • Crèmes •  
Colognes • etc...**

LAB *Lucienne Mele*

**4 rue Jeanne D'Asnières - 92110 CLICHY**

**Tél : 42. 70. 98. 74**

Vente dans vos Foyers

Pharmacies

Maisons de Régimes

*Flacon essai contre 4 timbres tarif lettre*





Le centre culturel français de Bangui ("Sève Robert et son caméra").

c'est toute la civilisation nègre qui éclate au soleil noir de la Centrafrique, se libère, triomphante et fière au point qu'il n'y a d'abord rien à dire. Il n'y a qu'à laisser s'écouler cette sève abondante qui "vide" de toute substance, comme pour se régénérer par un phénomène d'acculturation pure.

C'est toute l'intelligence de Sève que de recevoir cette oeuvre naissante sans préjugé aucun. Il découvre alors l'Afrique. Il a la fraîcheur de celui qui ne sait encore rien de la terre des hommes qu'il rencontre pour la première fois. A peine se souvient-il l'avoir effleurée lorsqu'enfant, son grand-père, l'adjudant-chef de la Coloniale François Scléar, lui contait les récits de ses campagnes aux côtés des tirailleurs sénégalais.

Profitant de l'absence momentanée du directeur du centre culturel, Sève a l'aplomb d'organiser en novembre 1967 la première exposition du "peintre national centrafricain"<sup>(1)</sup> dans les locaux mêmes de l'établissement français. Nulle autorisation, nul encouragement de la part des services culturels français pour accompagner la démarche de Sève.

## Initiation dans l'ethnie yakoma

Il est seul, mais reconnaît en Biazin un "second père", ainsi qu'il nous le confiait lors d'un récent entretien. Ayant sacrifié aux rites d'initiation de l'ethnie yakoma, à laquelle appartient Biazin, il sait dès lors qu'il n'y a même plus à se poser de questions quant au bien-fondé de son engagement aux côtés de celui-ci. Il s'impose par la force inextinguible de l'évidence. Entre Biazin et lui, c'est une inexprimable complicité qui se tisse, une intimité rare, une filiation absolument unique. Cette rencontre-là est tout simplement vraie. "Et voilà", concluait Biazin, avec cette manière qu'il a de mettre un terme définitif aux explications des choses qui justement ne s'expliquent pas. Autant Sève, frais émoulu de l'université, a l'art d'exprimer ce qu'il ressent de façon savante, autant Biazin, qui n'a connu que l'école primaire, a la spontanéité et la simplicité de celui qui a préféré s'instruire dans le livre de la vie. Quand Sève interroge Biazin, en cette même année 1967, sur la différence que ce dernier perçoit

entre des personnes savantes qui enregistrent la réalité au moyen de techniques sophistiquées (caméra, magnétophone...) et lui-même, le peintre lui répond : "Eux ils me dépassent à cause des appareils, et moi je les dépasse parce que moi, je n'ai pas ces appareils. Les miens se fabriquent par rapport au mouvement de mes pouces, de mes doigts. Alors il y a de la différence parce que eux, ils ont de la technique par rapport à la machine, et moi, ma technique vient de la mémoire, et puis le mouvement. Voilà".

## Une humanité profondément partagée

La différence de culture est grande entre Sève et Biazin, l'Européen et l'Africain, le "sale colonialiste" et la "brute épaisse", comme ils se surnommaient mutuellement. "Brut épaisse" (sic) : c'est aussi l'épithète que le "peintre conteur" choisit d'accoler à son nom pour signer ses tableaux. Les deux hommes communient dans une indicible unité, qui n'est autre qu'une humanité profondément partagée. Là, nulle place pour un quelconque

racisme. Il n'y a que l'Homme, dans sa totale nudité, à des années lumière des préjugés que nous tous partageons communément, imprégnés que nous sommes de nos milieux culturels d'origine. Sève a tout de suite compris que l'art de Biazin était profondément authentique, alors que ses compatriotes n'y voyaient que de vulgaires réalisations, dénuées de toute valeur. Biazin a bien voulu reconnaître en Sève l'ami pour la vie, "sans distinction de taille, langue ni couleur", eût-il pu ajouter.

Mais au fond, ce sont surtout deux créateurs qui se parlent. Sève se lance à l'époque dans le film d'art et de recherche<sup>(2)</sup>. Biazin s'attelle avec ardeur à la réalisation de la longue fresque qui relate la mémoire des peuples d'Afrique centrale. Il a 42 ans, Sève en a 25, mais leur détermination est la même : chacun a en tête le dessein qu'il se doit de réaliser désormais. Biazin a les mots pour le dire : "Dieu a donné à chacun ce qu'il peut faire dans sa vie. S'il t'arrive que tu deviennes dessinateur, attends l'âge, tout vient avec l'âge"<sup>(3)</sup>. Pour Biazin, le moment est précisément venu de se mettre à l'oeuvre.

## Le génocide culturel des peuples noirs

La "curiosité de savoir" l'a poussé à l'âge de 22 ans (en 1946) sur les routes du Congo, de l'Ouganda, de l'Urundi, du Ruanda, etc, comme Samba l'ancien s'était aventuré jusqu'aux confins du Sénégal, afin de connaître vraiment son pays. Il s'agit pour lui de léguer aux générations futures le socle même de leur civilisation, restituer dans sa plénitude l'identité culturelle qui est la leur et que la disparition de l'enseignement oral des traditions menace de noyer à jamais. Biazin lutte contre ce génocide culturel et s'insurge : "chaque pays comme chaque nation, partout au monde, sans distinction de langue, ont les images et écrits du souvenir de leurs aïeux du passé. Et pourquoi pas nous aussi de l'Oubangui ? RCA ?". A l'inverse de la plupart des siens, Biazin n'est pas tenté de copier les Blancs et leur mode de vie. Bien au contraire, il a la conviction qu'il est



"L'histoire du caoutchouc et ses débuts" (11 octobre 1967).

salutaire pour chaque individu de veiller à garder intacte la mémoire de ceux qui l'ont précédé, afin de mieux vivre le présent. "Il faudrait qu'il y ait aussi le passé, et le passé doit se joindre avec le futur, et cela pourrait conduire bien le pays"<sup>(4)</sup>. Biazin est étranger à tout passésisme sclérosant. Enraciné dans le passé, il se projette résolument dans l'avenir. Ses tableaux font certes une large part aux ancêtres yakoma (Tongou, le premier cultivateur, Koulé Guengué, héros fondateur de la chasse), aux scènes de la vie quotidienne de ses pères ("L'Oubangui, terre chérie de nos ancêtres"), mais ils sont émaillés de propos qui révèlent le sens caché de ces oeuvres. Ainsi, le tableau représentant la "Fête religieuse haoussa après le Ramadan" comporte cette inscription : "Compréhension et main dans la main avec vérité et confiance que nous parviendrons à faire un grand pas en avant dans cette grande révolution générale qui a besoin de notre bonne volonté et participation de vous".(sic)

Il est des mots qui reviennent comme des refrains dans les tableaux de Biazin : "vérité", "confiance", "conscience", "amour fraternel", "universel". L'homme ramène spontanément l'être à la pensée, et les choses à l'esprit, dans la perspective d'un mieux-être pour toute l'humanité. En ce sens, Biazin ne fait pas de différence entre Blancs et Noirs.

Rappelant au travers de ses toiles les méfaits du colonialisme, il n'omet pas pour autant de rendre hommage au docteur Jammot, "grand héros apôtre du Christ", qui "a joué des grands rôles à l'humanité". Biazin est un être profondément moral.

## Une civilisation violée à l'oeil nu

Peintre à la palette étonnante de vivacité, étincelante de couleurs franches, débordante de rythme et de vie, il nous invite au voyage. Peut-on y résister ? Car au-delà de la dimension purement esthétique du périple, c'est la fascination qui l'emporte, due à l'incomparable technique inventée par cet authentique autodidacte pour orchestrer chacune de ses compositions. Dans une lettre adressée à Sève en 1977, Michel Leiris<sup>(5)</sup>, à l'époque directeur de recherche honoraire au CNRS et spécialiste des arts africains, relève le caractère "extrêmement personnel" de ces oeuvres, dans lesquelles l'auteur réussit "à s'exprimer picturalement sur un mode qui, par le recours à un compartimentage (...), évoque tant soit peu, les vieux Codex et les modernes bandes dessinées".

Si l'on consent à faire quelques pas de plus dans l'univers Biazin, c'est toute une civilisation que l'on viole à l'oeil nu, découvrant ses gestes quotidiens, sa mythologie, son rapport aux choses de la vie et

de l'Au-delà. Toutes les langues se délient : lingala, mounou, kautouba, kikongo, kisouahili, sango, livrant, indécentes, les secrets de la vieille Afrique. Dans ses "Esquisses pour une encyclopédie biazine"<sup>(6)</sup>, Jean Laude<sup>(7)</sup> se fait l'écho de ces peuples oubliés, à l'aide des témoignages du peintre. Evoquant le troc qui régissait autrefois les relations commerciales, Biazin écrit par exemple au détour d'un tableau : "Par le passé, il y avait de l'amour vraiment fraternel entre eux. A présent (...) tout est commander par l'argent. Réflexion de vérité". Sève se souvient qu'entre le savant professeur d'histoire de l'art et le "peintre conteur", les présentations furent inutiles. C'était comme s'ils se connaissaient depuis la nuit des temps. Humainement, ils étaient frères, animés de la même quête de vérité. En chercheur passionné, Laude voulait tout savoir des ethnies que Biazin avait tutoyées. "L'homme aux semelles de vent", comme il l'appelait, n'avait qu'à ouvrir toutes grandes les fenêtres de sa mémoire pour laisser s'échapper les précieuses connaissances.

Deux ans d'entretiens suivis, deux ans de répit pour Biazin, que la lèpre dévore peu à peu. Qu'importe ! Il est profondément croyant et la mort, comme toute chose, viendra en son temps. Sève ne partage pas cette philosophie et se démène comme un diable pour faire soigner son ami en France, envers et contre tous... Biazin nous quitte le 3 janvier 1981. Il laisse près de six cents dessins et peintures<sup>(8)</sup>.

## Un savoureux pied de nez

L'Ancien monde entendra-t-il les tambours de la vieille civilisation noire qui brûle et devient cendre à l'étincelle factice de la modernité occidentale ? Sève quant à lui croit au "peintre qui n'existe pas" dans les yeux bandés des milieux culturels autorisés. A défaut de pouvoir classer Biazin sur les étagères de leurs systèmes de connaissance, ils ont purement éliminé son oeuvre du champ de leur savoir. "Savoir appris, savoir non vécu, savoir mort" (dixit Sève),

évidemment inapte à reconnaître la création vraie, qui par essence est inclassable.

En 1979 cependant, le directeur du prestigieux Stedelijk Museum d'Amsterdam, monsieur De Wilde, immédiatement conquis par l'oeuvre de Biazin, est le premier au monde à l'exposer. L'année suivante, à l'instigation de Jürgen Harten, directeur de la Kunsthalle de Dusseldorf, Sève organise une exposition jumelée Biazin-Maïakovski, tous deux héros de l'âme de leur peuple. Mais en France, les autorités culturelles demeurent sourdes à ses incessantes sollicitations, jusqu'en 1994... C'est pourquoi l'exposition qui s'est tenue au très officiel Musée des arts d'Afrique et d'Océanie, avec le soutien déterminant du ministère de la Coopération, est un savoureux pied de nez au petit monde de la Culture établie.

Maï-Anne Tran ■

<sup>(1)</sup>Ainsi se définit C-M Biazin.

<sup>(2)</sup>Il a été déjà l'initiateur des 1<sup>ères</sup> et 2<sup>èmes</sup> Journées européennes du film libre à Strasbourg et à Paris en 1965 et 1966. En 1973, il produit et réalise un film sur C-M Biazin, qui remporte le Prix spécial du Centre National de la Cinématographie. Il reçoit un «hommage spécial» lors du premier Festival de films sur l'art de Montréal en 1981, ainsi qu'au San Francisco Art Institute en 1983. La même année, la Cinémathèque

française lui consacre une rétrospective, présentée par Marcel Hanoun. Deux autres films inspirés de l'oeuvre de Biazin sont actuellement en préparation.

<sup>(3)</sup>Extrait d'une série d'entretiens, de près de cinquante heures, avec R. Sève, filmés à Bangui en 1967.

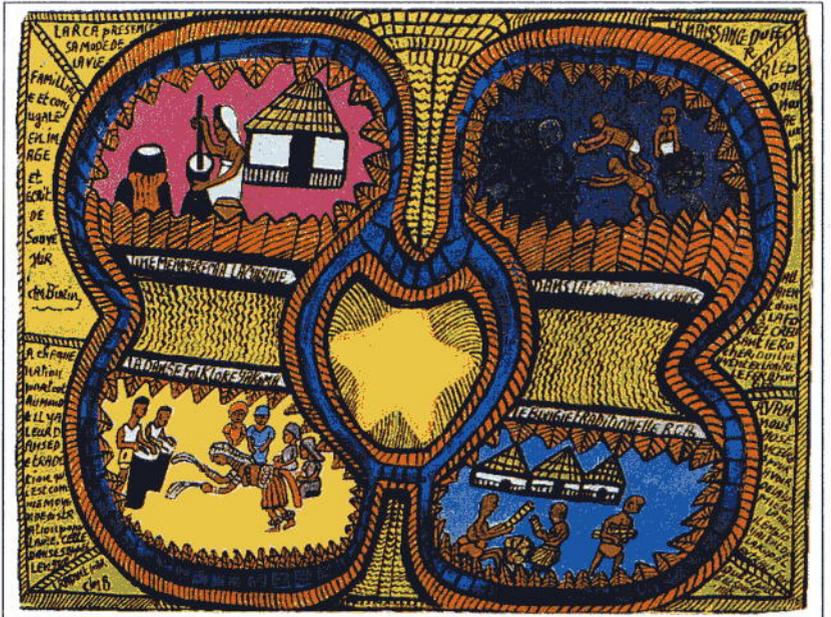
<sup>(4)</sup>Extrait de l'entretien cité plus haut.

<sup>(5)</sup>M. Leiris (1901-1990) : Ethnologue et écrivain français. Après avoir participé au mouvement surréaliste, il mène une oeuvre littéraire de caractère autobiographique et une carrière d'ethnologue, activités fondées en «une unique recherche d'ordre humaniste».

<sup>(6)</sup>Fruit d'une succession de rencontres et de promenades avec le peintre entre 1977 et 1979, cet ouvrage est édité à l'occasion de l'exposition par l'association Tiers Mondes-Arts majeurs (115, rue des Aman-diers - 75020 Paris), dont R. Sève est le président fondateur.

<sup>(7)</sup>J. Laude (1922-1983) : Poète et homme de lettres, professeur en Histoire de l'art contemporain à la Sorbonne. Il contribue à développer la recherche sur la production artistique des pays ne relevant pas de la culture occidentale ou savante. Il crée en 1976 le Centre de recherches historiques sur les relations artistiques entre les cultures, qui perdure après son décès.

<sup>(8)</sup>Pour la plupart recueillis par R. Sève, bien qu'il refuse de revêtir l'habit de collectionneur. En revanche, il s'apprête à réaliser un long métrage consacré à l'artiste, "Imaginaire Afrique" et à publier un livre "African saga of Clem.B".



"La RCA présente sa mode de vie" (1967).